

**E/1978.11.13 — André Malraux, «Et si l'on revenait à la fraternité... Une interview inédite d'André Malraux», entretien accordé à Sonja Popovic-Zadrovic le 19 décembre 1973 à Verrières-le-Buisson, *Le Point* [Paris], n° 321, 13-19 novembre 1978, p. 175, 177, 179, 180, 182, 184, 186, 188, 190, 193 et 194.**

---

**André Malraux**

**Et si l'on revenait à la fraternité...**

Une interview inédite d'André Malraux

Il y a deux ans qu'André Malraux ne promène plus sur ses semblables son regard convulsé de prophète. Mais, par-delà la mort, cet écrivain reste un des grands esprits de ce temps. Pour célébrer le deuxième anniversaire de sa disparition, *Le Point* offre en exclusivité à ses lecteurs un entretien inédit réalisé il y a quelques années par Sonja Popovic-Zadrovic, professeur à Zagreb et grande spécialiste de l'écrivain. Elle n'a pas interviewé Malraux. Elle l'a laissé parler. De l'existentialisme, de Lénine, de l'histoire, de l'art ou de la morale. Et, au-delà de tout cela, de l'énigme de la condition humaine.

*S. Popovic-Zadrovic* — Je voudrais que nous remontions le temps; que nous nous arrêtions un instant dans le Paris des années 1945-1948. Une mode, alors, secoue la capitale. Elle a un nom : l'existentialisme. La vie est considérée comme absurde, mais il y a une espèce de grandeur dans la tragédie quotidienne de la liberté. Or, après avoir relu vos romans, j'ai eu le sentiment que vous avez annoncé cette prise de conscience avant que la guerre ne commence. Est-ce vrai ?

*A. Malraux* — Je n'en sais rien. Un mouvement philosophique se développe à partir de ses propres lois. Il est probable que les écrivains de 1945 m'avaient lu. Mais ils avaient tout autant lu Shakespeare.

Je vous propose plutôt d'essayer de dater ce sentiment de l'absurde. Il ne surgit pas au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Il vient au contraire de la Première. Beaucoup d'hommes au lendemain de 1918 réalisent que l'univers est proprement invivable; ou, si vous préférez, que le monde est absurde, c'est-à-dire philosophiquement impensable. Trop de morts, trop de charniers, trop de proclamations et trop de boue. Mais parallèlement naît un cri : il faut que tout change, qu'un autre monde vienne balayer l'ancien. Au fond, la Révolution de 1917, ce n'est guère autre chose au départ. Et les héros de mes romans – tout particulièrement ceux des *Conquérants* – correspondent à ce type d'hommes. Ce sont des révolutionnaires lucides. Ils veulent d'une part changer la société parce qu'elle leur semble haïssable; et ils savent en même temps que l'homme est une énigme, que la condition humaine est un problème métaphysique, c'est-à-dire irréductible à toute tentative d'explication politique. Cette distinction entre les deux angoisses du XX<sup>e</sup> siècle, j'ai sans doute été l'un des premiers à la formuler aussi clairement.

S. Popovic-Zadrovic — C'est donc la période 1914-1918 qui vous semble importante ?

A. Malraux — Décisive. Mettons-nous à la place, pendant un instant, d'un intellectuel d'avant 1914. Le marxisme pour lui, c'est l'utopie. L'utopie absolue certes, mais l'utopie à laquelle on croit. Le socialisme viendra demain. Mais aujourd'hui il n'existe pas. Donc il peut rêver.

Sautons en 1922. Si notre personnage est sorti vivant de Verdun, il n'est plus tout à fait le même. Non seulement à cause de ce qu'il a vécu, mais aussi et surtout parce que Lénine est passé par là. La révolution n'est plus un mythe puisqu'elle existe. Le marxisme est devenu la justification d'un Etat, le fondement d'une morale, en somme une philosophie réalisée. D'autant plus qu'en Russie tout semble résolu puisqu'il n'existe pas, à l'époque, ce que l'on pourrait appeler un existentialisme russe.

Voilà notre intellectuel parisien mal à l'aise. On lui dit que tout est résolu là-bas. Il a bien envie de le croire mais il demeure un peu sceptique. Les révolutions, il connaît; et les lendemains de révolution encore mieux. Il cherche donc à sortir de ses contradictions comme il le peut. Et ce qu'on a appelé l'existentialisme se prépare alors;

il sera le substitut dans une période révolutionnaire de ce qu'était la pensée métaphysique ou religieuse autrefois. Ce qui s'amorce, c'est le dialogue de Marx et de Pascal. Un dialogue considérable mais apparemment absurde, puisque les deux hommes ne parlent pas des mêmes choses. Longtemps les intellectuels français écouteront plutôt le discours du premier. Aujourd'hui...

*S. Popovic-Zadrovic* — C'est au fond la condition faite aux intellectuels qui vous paraît l'un des problèmes clefs de ce temps. Elle l'est tout autant pour nous autres Yougoslaves. Quelle devrait être pour vous la place d'un intellectuel dans un pays socialiste ?

*A. Malraux* — Votre question ne s'adresse pas à moi, mais aux Etats socialistes. Car il va de soi que tout intellectuel a le droit absolu de chercher, d'écrire, de composer ou de peindre. Là-dessus, tout le monde est théoriquement d'accord. Théoriquement. Parce que les communistes ne savent pas comment faire coïncider cet impératif de l'esprit avec le système politique qu'ils ont inventé. Il m'est arrivé d'aborder le sujet avec Khrouchtchev. Il a commencé par affirmer qu'il avait toujours été de mon avis. J'ai voulu pousser les choses un peu plus loin. Je lui ai dit : «Si vous affirmez que les écrivains sont les ingénieurs des âmes, eh bien alors laissez-les inventer leur propre mécanique.» Khrouchtchev a fait de grands gestes qui voulaient probablement dire qu'il m'approuvait. Et je crois qu'à ce moment-là il ne mentait pas : il venait quelques semaines auparavant de laisser publier Soljenitsyne. Bon.

Mais il y a un exemple bien plus ancien et qui va dans le même sens. L'histoire se déroule entre Lénine et Maïakovski. Le second vient de réciter un poème et surveille Lénine du coin de l'œil. Or Lénine sourit. Maïakovski n'aime pas ce sourire; il y voit une ombre de pitié. Sans doute en est-il blessé. Il s'apprête à le faire remarquer à Lénine. Or à ce moment passent dans la rue de jeunes communistes qui vont se battre avec les révoltés de Cronstadt. Et l'inimaginable se produit : ils chantent en marchant le poème de Maïakovski. Alors Lénine lui dit : «Mon petit, du moment qu'ils te chantent, c'est bien.» Là nous étions très près de ce qu'on peut appeler la vérité révolutionnaire, Lénine a toujours voulu aider Maïakovski. Il lui avait dit un jour : «Tu crois que je ne comprends pas et peut-être que je ne comprends pas; mais ça n'a pas d'importance,

c'est simplement parce que je suis vieux et que je n'aime que Pouchkine.» C'était une phrase très gentille; vous pensez bien que Lénine ne se croyait pas vieux.

Maintenant il faut venir à Staline. Rien à voir avec Lénine et Khrouchtchev. Il ne croit pas aux expériences. Ni aux expériences scientifiques ni aux expériences esthétiques. C'est un dogmatique et ce n'est que cela. Et s'il n'avait pas été constitué de cette manière, il n'aurait pas été Staline. Avec lui tout s'arrête et les intellectuels comme les autres.

Il faut que vous compreniez bien cela. Staline fabrique des organisations. Il ne sait rien faire d'autre. Mais Lénine est fait comme vous et moi. Comme Trotski, il a fait partie de la cohorte des émigrés. Il a vécu avec des peintres et des écrivains qui étaient rejetés par la bourgeoisie pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec la politique. Lorsque Lénine allait prendre un café-crème à «La Rotonde», il buvait le même café-crème que celui de Modigliani et de Picasso. Et Lénine était marqué par cette expérience. C'est tout de même lui qui a commandé à Chagall les «décors du théâtre juif». Donc Lénine appartenait d'une certaine manière à notre monde, à ce monde qui détestait la société capitaliste mais vivait avec elle.

Or pour Staline tout cela était de l'hébreu. Il avait vécu en Russie, en Sibérie. Il ignorait l'Italie, la Suisse et Montparnasse. Donc, l'art de son temps. Au fond, il était hors du temps. D'où son ignorance, d'où sa force.

*S. Popovic-Zadrovic* — Vous pensez que cette période aurait pu accoucher réellement d'un nouvel homme ?

*A. Malraux* — Entendons-nous bien. Un système révolutionnaire aurait simplement pu créer les conditions d'émergence d'un nouveau type d'homme. Je ne parle pas au sens de Nietzsche. Je ne crois pas au surhomme. Je crois qu'il y a parfois dans l'histoire des manières d'être exemplaires. A l'époque de la chrétienté, ce fut le chevalier. L'Angleterre a inventé le gentleman; l'Espagne, le «caballero». Le gentleman et le «caballero» n'étaient pas des aristocrates. Il y eut quelque chose de commun entre le chevalier, le gentleman et le «caballero». Une certaine manière de mépriser la mort, une espèce de dignité, le sentiment d'avoir plus de devoirs que de droits.

Eh bien, les bolcheviks à leur manière ont commencé à créer un autre type humain supérieur. Et pour la première fois il n'était pas bourgeois. Qu'est-ce qu'un type humain supérieur ? C'est quelqu'un qui doit remplir une tâche exceptionnelle. Nous sommes dans l'ordre du «devoir». Le révolutionnaire professionnel de Marx était déjà l'amorce de ce personnage exceptionnel. Il avait plus de devoirs que les autres vis-à-vis de la classe ouvrière.

Or tout cela a échoué. Pourquoi ? Parce que, pour Staline, les hommes ne comptaient guère. Ce qui lui paraissait essentiel, c'était le Parti. Et c'est là que tout a commencé à déraiper. Le type supérieur chrétien – chevalier ou saint – n'est pas réductible à l'Eglise; souvent même il s'oppose à elle. Presque toujours il la bouscule. Comment voulez-vous que le type supérieur d'homme, surgi de la révolution, ne soit que l'expression du Parti. Ils ne peuvent coïncider. A partir de là, les chemins des intellectuels et ceux de la révolution ont commencé à se séparer. La période 1945-1948 dont vous parliez annonce publiquement la rupture, mais personne n'en est tout à fait conscient. Maintenant les jeux sont faits : le Parti a débouché sur l'empire, et l'intellectuel a retrouvé sa vieille compagne : la solitude.

*S. Popovic-Zadrovic* — Au lendemain de la parution des *Antimémoires*, vous avez déclaré que «le socialisme n'est plus un élément de combat». Que vouliez-vous dire ? Est-ce que la contradiction fondamentale de notre époque se situe entre les pays développés et les autres ? Est-ce que l'histoire pour vous a encore une espèce de logique ?

*A. Malraux* — Le vrai prolétariat aujourd'hui, c'est évidemment le tiers monde. Quel sens peut avoir le mot «prolétariat» dans la France d'aujourd'hui telle que nous la connaissons ? C'est-à-dire un pays dominé comme toutes les grandes nations industrielles par le tertiaire. Et non seulement ce qu'on appelle «prolétariat» n'est plus majoritaire, mais son importance numérique ne cesse de diminuer. Alors que si vous regardez le tiers monde, vous constatez qu'il comprend 98 % de prolétaires.

Vous m'objecterez qu'une révolution du tiers monde est difficile à imaginer. Mais c'est parce que nous restons prisonniers d'une ancienne image de la révolution. Or il est probable que la révolution avec barricades et oriflammes a disparu avec l'invention des

chars. Mais la notion de défi subsiste. Lorsqu'une partie du tiers monde a refusé de livrer le pétrole, une autre espèce de révolution a commencé. Le capitalisme a été acculé à la réforme. C'est exactement la situation du concile de Trente. L'Eglise n'a pas décidé à l'époque de changer pour faire plaisir au pape, mais pour stopper l'avance du protestantisme. Et la Réforme a eu lieu. Et d'une certaine manière elle a renversé la situation. Eh bien, le capitalisme va être obligé d'en faire tout autant. Sa survie va dépendre de la capacité qu'il a de réformer ou de ne pas réformer. Nous entrons dans une période exceptionnelle : des mondes ensevelis ressuscitent.

*S. Popovic-Zadrovic* — Donc pour vous il y a toujours des lois en histoire ?

*A. Malraux* — Entendons-nous bien. Vous me demandez si l'histoire est le produit du hasard; je vous réponds, non. Tout simplement parce que l'idée de hasard est ancienne et dépassée. Le marxisme du XIX<sup>e</sup> siècle a pataugé devant ce problème parce qu'il ignorait absolument la signification du mot «aléatoire». Il fallait choisir entre : «tout peut arriver» et «n'arrive que ce qui doit arriver». C'était un peu court. Depuis l'émergence de la notion d'«aléatoire» en mathématiques et en physique, nous savons qu'il y a d'une part «du hasard» et d'autre part «de la loi». Comme si le hasard était dans la loi. Pascal avait déjà en gros compris cela. Il a eu l'intuition de la théorie des grands nombres. Il savait qu'à la roulette le 4 ou le 5 finirait par sortir. La seule incertitude réside dans le nombre de coups qu'il est nécessaire de jouer. Le hasard n'est donc qu'un moment, rien de plus.

Appliquons cela à l'histoire. Elle nous semble inintelligible. C'est que nous la regardons de trop près. Qu'est-ce que l'histoire pour nous ? La volonté de rendre intelligible l'aventure de l'humanité. L'histoire, c'est cela et rien d'autre. Or, de cette décision, il n'y a que des histoires : une histoire chronologique, une histoire économique, une histoire des batailles, une histoire des vêtements, une histoire des rêves. Et l'histoire de type marxiste n'est pas très différente de toutes celles-là. Ce n'est pas étonnant. N'oubliez jamais que le marxisme est une invention du XIX<sup>e</sup> siècle et que le XIX<sup>e</sup> siècle croit à la science. Il imagine dans tous les domaines des lois rigides.

Or nous n'en sommes plus là. Depuis un demi-siècle, et dans toutes les disciplines scientifiques, nous avons découvert que les lois elles-mêmes étaient incertaines, plus

tendanciennes que rigides. Nous sommes rentrés dans l'univers du probable et de l'aléatoire. C'est la notion de loi centrale et unique qui a volé en éclats. Et la conséquence est immédiate en ce qui concerne l'histoire. Nous allons progresser à partir de deux lectures parallèles. D'une part, et éternellement, une tentative de l'intelligence humaine d'appréhender la totalité de l'histoire. Nous ne cesserons de progresser, mais nous ne réussirons jamais globalement. D'autre part, nous comprendrons, mille fois mieux, telle ou telle époque, telle ou telle série de décisions. Il y aura une histoire qui sera une tentative d'explications globales et des histoires qui seront une clarification de tel ou tel passage de l'aventure humaine. Et nous nous débrouillerons avec les deux.

Ce que je vous dis là est déjà tout à fait évident dans le domaine de l'art. Autrefois les arts paraissaient contradictoires. Si vous admiriez ce que tout le monde appelait la beauté, vous n'aimiez pas le Moyen Âge. Bien entendu, tout cela n'a plus aucun sens. Toute notre approche de l'art est devenue relative, située dans le temps. Et ces approches prudentes, loin de tuer la beauté, ne cessent d'en multiplier les facettes.

*S. Popovic-Zadrovic* — Qu'est-ce que c'est pour vous, l'entreprise de vivre ? Si vous aviez la possibilité de recommencer, choisiriez-vous la même vie ?

*A. Malraux* — Je crois qu'on ne peut jamais transporter une vie d'une époque à l'autre. Ça n'a pas de sens. Vous voulez savoir ce que je ferais si j'avais 20 ans aujourd'hui ? Mais je n'en sais rien, parce que les données qui ont entouré mes 20 ans ne sont plus les mêmes. Comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure, la réalité révolutionnaire pour un garçon de 1919 était radicalement différente de celle d'un garçon de 1913. Et il ne s'était écoulé que six ans. Or depuis cette date le monde a littéralement basculé. J'ai été un jeune homme dans un monde où les possibilités révolutionnaires semblaient illimitées. Mais j'ai été un homme dans un univers bien plus simple : le destin allait se jouer entre l'Allemagne hitlérienne et nous. Le reste n'était même pas du domaine de la littérature. Si j'avais 20 ans aujourd'hui, je serais sans doute plus circonspect. Tout simplement parce que je ne vois pas venir une nouvelle révolution d'Octobre, et je ne crois pas davantage à une quelconque menace fasciste.

*S. Popovic-Zadrovic* — Pourtant la bataille continue; il y a toujours quelque part un Bangladesh ou un Chili. Bref, des situations qui font appel à l'homme d'action.

*A. Malraux* — C'est vrai, mais les choses vont vite. En ce qui concerne le Chili, au commencement personne n'avait besoin de nous et après il était trop tard. Au Bangladesh, la situation était différente. On s'est bien gardé de nous dire toute la vérité. Le drame là-bas a été épouvantable. Lorsque les Anglais sont partis, ils ont livré le Bangladesh au Pakistan. D'un impérialisme à l'autre. Lorsque je m'y suis rendu, longtemps après la guerre, les villes, la nuit, étaient encore éclairées par des torches et il suffisait d'ouvrir les oreilles pour entendre les clameurs. Est-ce que vous savez qu'il reste encore là-bas 300.000 femmes qui ont été violées et qui ne veulent pas entrer chez elles tout simplement parce qu'elles ont honte ? Alors elles vivent entre elles, dans d'immenses communautés de pauvres. Parfois quelques paysans indiens, presque aussi pauvres qu'elles, leur apportent de quoi ne pas mourir de faim. Quant à leurs enfants, ils poussent comme ils peuvent. Si ce sont des garçons, ils ont droit à une école organisée par des militaires. Pour les filles, rien. Nous vivons à côté de drames gigantesques et le plus souvent nous les ignorons.

*S. Popovic-Zadrovic* — Ce que vous venez de dire me fait penser à la phrase de Tolstoï : «La tranquillité est une malhonnêteté de l'âme.»

*A. Malraux* — Elle est aussi quelque part chez moi. Dans *Les Conquérants*, il y a un moment où Garine raconte l'histoire des communards qui interrogent les bourgeois. Ceux-ci crient : «Moi, je ne me suis jamais occupé de politique !» Et les communards tuent les bourgeois après leur avoir répliqué : «C'est pour ça». C'est la même idée exprimée d'une façon tragique. Mais je ne crois pas que le problème de la tranquillité se pose sérieusement à notre civilisation. Nous n'avons pas à choisir entre la tranquillité et le drame. Il y a des drames partout et ils n'appartiennent pas tous à la même espèce. Il y a des drames dans les pays socialistes et nous le savons tous; il y a le drame du tiers monde et personne ne l'ignore. Il y a la difficulté de vivre des intellectuels dans la société capitaliste, et il y a le drame de l'intellectuel dans la société communiste. Et, ne trichons pas : le second est sans doute plus lourd que le premier. Parce que l'intellectuel du monde occidental ne se débat pas avec une réalité que théoriquement il approuve.



Alors que c'était exactement la situation des intellectuels en Russie pendant les purges. Nous chuchotions que nous étions en désaccord avec les procès, mais nous refusions de nous retrouver alliés aux bourgeois pour attaquer Staline. C'était une situation insupportable, et c'est pourquoi, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, le chemin des intellectuels et celui du Parti se sont séparés à jamais.

*S. Popovic-Zadrovic* — Qu'est-ce qui compte dans le choix ? L'authenticité de la décision ou l'objectif que l'on poursuit ?

*A. Malraux* — Je dirai les deux; tout simplement parce que le choix n'est jamais complètement libre. Là encore je reprendrai mon exemple dans l'art; parce que c'est tellement plus clair. Vous me demandez si ce qui compte, c'est le choix intérieur d'aimer Cézanne ou la beauté de Cézanne ? Et il suffit d'énoncer ces deux propositions pour voir qu'elles n'ont pas de sens. Ce n'est pas parce que vous avez décidé d'aimer Cézanne que ce qu'il a fait est beau. C'est lui aussi qui vous choisit. Comprenez-vous cela ? Eh bien, c'est exactement la même chose dans le drame. Il y a une part qui dépend de nous est une autre qui dépend des circonstances. Et ce n'est pas si commode de fermer les yeux.

*S. Popovic-Zadrovic* — Quelle est la part de la fuite ou si vous préférez de l'automystification dans le choix ?

*A. Malraux* — Immense. On peut croire que choisir réellement, c'est détruire sa propre comédie. Mais c'est très difficile. Il y a toujours du mensonge. Beaucoup de gens croient que le grand mensonge est un mensonge intéressé. C'est faux. Le mensonge intéressé, c'est un petit mensonge pour de petites gens. Le grand mensonge, c'est le mensonge généreux, le mélange de l'héroïsme et du légendaire. Heureusement pour nous, les problèmes ne se posent généralement pas sous cette forme. Pendant les grandes purges soviétiques, j'avais des amis médecins qui travaillaient dans les camps sibériens. Quelques-uns de ceux qui ont survécu ont raconté plus tard : ils ne se sont posé aucun problème concernant les procès staliniens. Ils avaient autre chose à faire : empêcher les pauvres types qui les entouraient de mourir, trouver de quoi manger, de quoi boire pour ces demi-vivants qui leur étaient confiés par le sort. Ils n'avaient pas le temps de s'occuper de Moscou. Or, en droit, leur position n'avait pas grand sens; les

procès étaient importants puisque c'étaient eux en réalité qui remplissaient les camps. C'est souvent comme cela que les choses se passent. Beaucoup d'hommes qui ont accepté Staline, c'est-à-dire accepter l'inacceptable, ne l'ont pas fait par intérêt, simplement parce qu'ils avaient à ce moment-là d'autres choses à faire qui leur paraissaient essentielles; et qui par-dessus le marché les distraient de l'atroce. C'est un phénomène historique assez poignant, mais qu'il est difficile d'ignorer. Il n'y a pas une morale abstraite, pas davantage une hiérarchie absolue des choix que nous devons faire; il y a des situations et des hommes devant lesquels nous nous trouvons. Nous ne pouvons que parer au plus pressé. Je ne sais pas si j'ai raison parce que votre question est difficile. Mais je vous réponds ce que je pense parce que je crois que c'est la vérité.

*S. Popovic-Zadrovic* — Vous avez déclaré, il y a quelques années, qu'aucune civilisation ne peut se passer d'un système de valeurs. Vous le pensez toujours ?

*A. Malraux* — La grande erreur de l'Europe occidentale, c'est de croire que les valeurs s'inventent, qu'on peut les trouver au fond de soi. On a attribué cette sottise à Nietzsche. Or il n'a jamais dit cela, il a même exprimé exactement le contraire. En gros, il cherchait les valeurs qui pourraient servir de fondement pour ce qu'il appelle le surhumain. Mais il ne les cherchait pas en lui. Au fond, il cherchait lui aussi son chevalier, son gentleman et son «caballero». Nietzsche a échoué et Marx aussi.

*S. Popovic-Zadrovic* — Est-ce que vous croyez qu'il ne reste que la morale ? Est-ce que les facteurs moraux peuvent influencer sur le cours des événements historiques ?

*A. Malraux* — Tout dépend de ce qu'on appelle morale. Il y a deux idées cachées sous le mot «morale». L'une de culpabilité et l'autre de qualité. Ne revenons pas sur la qualité, nous en avons déjà parlé. Résumons simplement : il n'y a réellement de civilisations que lorsque, à l'intérieur d'elles-mêmes, elles visent une catégorie d'hommes qui ont le sentiment d'avoir plus de devoirs que de droits. Et puis il y a la culpabilité. Elle vient du christianisme. Elle imprègne le marxisme : n'oublions pas que Marx se réfère à une notion d'injustice qui n'aurait aucun sens pour les Romains. Aucun Romain n'a vraiment été gêné par l'esclavage.

Mais je crois que les deux sens du mot «morale» se marient assez bien. Je pense que la dignité modifie l'histoire. A long terme. Et c'est pourquoi j'ai souvent parlé de fraternité. Je sais bien que là encore l'expression a deux sens : il y a une fraternité chrétienne qui sort directement de l'idée de communion des saints. Ce n'est pas si mal. Et puis j'ai cru qu'il y avait une fraternité révolutionnaire. Ce fut vrai. Mais est-ce qu'il n'y a pas entre ces deux types de fraternité quelque chose de proche ? Psychologiquement, elles ne se ressemblent pas. Mais il reste que, dans les deux cas, l'autre est plus important que soi. C'est une très vieille idée. Vous me demandez si elle est capable de modifier l'histoire ? Je n'en sais rien. Ou plutôt je me demande si elle ne l'a pas déjà profondément modifiée. Nous arrivons du fond des âges et je ne sais pas si ce qui m'impressionne le plus c'est l'immensité qui est derrière nous ou celle qui est devant.